

## Introduction

# Le déplacement des villes, une histoire oubliée

### León Viejo (Nicaragua), 6 février 1999

Le petit tout-terrain de couleur blanche glisse maladroitement d'une courbe à l'autre sur la piste de terre noire qui mène à León Viejo, laissant traîner derrière lui un lourd panache de poussière et de sable. Des épineux bordent la route. Une végétation rabougrie s'accroche aux dunes de boue et de cendre accumulées dans le creux des vallons, sur les accotements, par les pluies torrentielles du mois d'octobre dernier, quand l'ouragan Mitch a dévasté toute cette partie de l'Amérique centrale. À Posoltega, deux coopératives agricoles ont été englouties par l'effondrement du volcan Casita. Les champs de canne à sucre qui faisaient la richesse de la région ne sont plus désormais que de mornes étendues de terres incultes, d'où émergent les troncs lisses des arbres déracinés. Pablo a perdu vingt membres de sa famille dans la catastrophe. Ancien guérillero de l'armée sandiniste, il est devenu chauffeur de l'Institut d'histoire. Il s'amuse aujourd'hui à faire valser la 4x4 blanche d'un bord à l'autre de la piste, afin de me montrer qu'il n'a pas perdu la main dans les rues trop tranquilles de Managua.

Au détour du chemin, une maison de pierre et d'argile crue, au toit de tuiles rouges. C'est une vieille hacienda dont les murs délabrés laissent passer, par des fissures larges comme le bras, les branches tordues d'un *jícara*. Pablo ralentit. On approche de Puerto Momotombo. Sur un terrain vague, à l'entrée de la ville, se dressent les tentes et les cahutes d'un camp de réfugiés. Ils ont vu leurs maisons emportées par les coulées de boue et comptent sur

l'aide internationale pour retrouver un toit et un travail, plus tard, quand on aura reconstruit les ponts sur la Panaméricaine... Je descends. Les rues de la ville ont été envahies par le sable noir des volcans voisins. Beaucoup de jardins sont devenus stériles ; quelques maisons ont été abandonnées. Les rives fragiles du lac ont cédé sous les coups de boutoir de la tempête. Les vagues ont creusé de nouvelles anses et l'eau a envahi les terrains bas. Des pêcheurs en profitent. Leurs barques multicolores sont pleines de *tilapas* qui frétilent dans les seaux de plastique et glissent sur les planchers disjoints. Un peu plus loin, le Momotombo semble jaillir de l'eau et dresse sur l'horizon son cône presque parfait.

À l'écart de la ville, un grillage posé récemment protège les ruines de León Viejo. Le gouvernement voudrait que le site archéologique, découvert à la fin des années 1960, devienne une attraction internationale et fasse affluer les touristes du monde entier. Dégagés de leur gangue de terre morte, les petits murs de brique tracent dans la poussière la mémoire des palais disparus. Leurs formes douces, érodées par le temps et la pluie, dessinent sur le sol des pavés géométriques. Au cœur du dispositif, les vestiges de la cathédrale bordent l'ancienne place d'armes (photographie 1, p. 10). La maison d'Alonso Sillero n'est qu'à deux pas de celle d'Ana Jimenez (photographie 2). Le long de la rue principale, plusieurs bâtiments alignent leurs vastes salles rectangulaires. Les rues se croisent à angle droit, pour bien marquer du sceau de la conquête espagnole le squelette d'une cité fantôme qu'on cherche encore à déterrer. Quand on s'éloigne du centre, le plan du vieux León disparaît sous la végétation et se perd dans les replis du terrain. Quelques monticules au tracé régulier, parsemés d'herbes folles, montrent pourtant que la ville fondée en 1524 par Francisco Hernández de Córdoba s'étendait bien au-delà de la zone fouillée par les archéologues de l'Université nationale.

Comme à Puerto Momotombo ou à Posoltega, les cicatrices de Mitch sont toujours visibles. Les précipitations diluviennes du 28 octobre 1998 ont emporté une partie des terrains dégagés trente ans plus tôt, mais que la longue guerre civile menée par le Front sandiniste de libération nationale contre la dictature de Somoza, puis contre les guérilleros de la contre-révolution, avait condamnés à un nouvel oubli. Sur le flanc sud de la cathédrale, un ravin a été creusé par les eaux de ruissellement, épargnant de manière presque miraculeuse les maisons déjà explorées. Les responsables du chantier ne sont pas mécontents, au contraire, car l'ouragan a fait office de pelleteuse. Au bord du lac, derrière le couvent de La Merced, une colline éventrée par les pluies a livré

son secret : les ravinelements ont dégagé les remparts de la petite forteresse bâtie au début du XVI<sup>e</sup> siècle pour protéger les habitants de la capitale régionale contre les incursions des Indiens hostiles. Depuis l'abandon de León Viejo, en 1610, on avait perdu sa trace et les crédits dérisoires du ministère de la Culture, en cette période de vaches maigres, n'auraient jamais permis aux archéologues d'engager de nouvelles fouilles.

**Photographie 2.**  
León Viejo  
(Nicaragua),  
la maison  
d'Alonso Sillero.



### **Ciudad de León, 16 janvier 1610**

« Le capitaine Pedro de Munguia Mendiola, *alcade* ordinaire de la ville de León, ainsi que de ses limites et de sa juridiction, par le Roi, notre seigneur, pour accomplir l'arrêté pris en cette affaire, vint à cet endroit, en ce lieu, entre le Rio de San Pedro et celui du village de Yacacoyagua, qui a été choisi par tous les *vecinos*, le conseil municipal, les officiers de justice et les échevins de la ville de León. Là, le procureur syndic de ladite ville, ordonna que l'on fonde en cet endroit ladite ville de León, capitale et évêché de toute cette province du Nicaragua, avec toutes les prééminences, franchises et libertés que Sa Majesté a concédées à ladite ville de León, pour les raisons évoquées en cette affaire, comme il a été établi. Alors, ledit *alcade*, après avoir pris connaissance de l'ordre donné par ledit procureur syndic, déclara déplacer et fonder ladite ville de León, ainsi que la cathédrale de ladite ville, en cet endroit, là où il se

trouvait à présent, au nom de Sa Majesté et selon la forme qu'imposait le droit. En signe de prise de possession, il donna l'ordre de faire sonner les cloches de ladite cathédrale et de planter une croix à l'endroit où l'on devait fonder et bâtir ladite cathédrale ; il installa une potence et une hache sur la place, au nom du Roi Philippe, troisième de ce nom, notre seigneur. Il fonda et peupla ladite ville au service de Sa Majesté et, comme auparavant, sous son royal apanage, en lui accordant toutes les prééminences, libertés et franchises que lui avait concédées Sa Majesté. Ladite prise de possession s'est faite en présence de Pedro de Guevara, *alferez mayor* de cette ville, Gaspar Briceño de Coca, *alguacil mayor*, et Diego de Villegas Carasa, échevin et procureur syndic, qui forment le conseil municipal, l'autorité judiciaire et l'échevinage de ladite ville, ainsi que du père Esteban Rodríguez Carrasco curé bénéficiaire de ladite ville, et d'Andrés Lubón, alcade de la *santa hermandad*, don Diego de Mercado, Alonso Pérez de Rubadeneyra, prêtre, don Juan Nuñez de Prado, don Francisco Tellez, Bartolome Pérez, Gaspar de Zamora, Alonso Díaz de Mayorga, Antonio de Sayas, Francisco de Delgadillo, Alonso Zumaña, Juan Rodríguez, Xorje Bartolome Ortíz, Francisco de los Ríos, Cristóbal Sánchez Solano, Juan Martín, Juan Carlos Valenciano, Miguel Toruño, qui tous habitaient la vieille ville de León et vinrent en compagnie dudit alcade, dudit conseil municipal, de l'autorité judiciaire et de l'échevinage» [AGI, Guatemala, 43, n° 26].

### **Neuilly-Plaisance (Seine-Saint-Denis), janvier 2001**

Mon ouvrage sur le déplacement des villes dans l'Amérique espagnole est désormais terminé. Il clôt un cycle de sept ans d'études et de recherches qui m'ont conduit des rives du Rio Bravo (Mexique) à celles du Rio Biobío (Chili), en passant par Séville, Simancas et Santo Domingo. Au cours de ces années, comme tous les chercheurs, j'ai alterné découvertes et déceptions, phases d'enthousiasme et périodes de découragement. C'était d'emblée ce que je voulais faire partager au lecteur : le plaisir de la quête, la variété des approches, le mélange des disciplines. Car ce travail sur les villes nomades du Nouveau Monde se situe dans la perspective d'une géographie du temps long qui reprend presque au pied de la lettre la définition donnée par Roger Dion dans sa *Leçon d'ouverture du cours de géographie historique* : « La géographie historique de la France, ainsi conçue, se présente à la fois comme une archéolo-

gie, une histoire de l'occupation du sol et une interprétation du paysage humanisé» [Dion, 1990 : 28]. Au cours de mes enquêtes, j'ai donc alterné le travail dans les archives (en Espagne et en Amérique latine) et les reconnaissances de terrain. J'ai brassé des milliers de pages et de microfilms, transcrit des documents à la graphie incertaine, mais aussi arpenté les sites d'une bonne trentaine de villes déplacées au cours de leur histoire, depuis La Isabela fondée en 1493 par Christophe Colomb sur le littoral nord d'Hispaniola jusqu'à La Concepción de Chile, citadelle bâtie sur les rives du Pacifique sud et engloutie en 1751 par un tsunami.

L'ouvrage qui découle de cette longue recherche tente de faire la part belle à tous les acteurs du drame que représentait, pour l'ensemble de la société urbaine, la décision du déplacement. C'est pourquoi j'ai souvent laissé la parole à mes interlocuteurs, même quand plusieurs siècles me séparaient d'eux. Leurs écrits sont le reflet d'un monde qui n'a pas disparu, puisque les villes qu'ils ont fondées, où ils ont vécu et parfois souffert, ont résisté au temps, aux guerres et aux tremblements de terre ; à cet égard, mon point de vue de géographe repose sur le postulat selon lequel les archives historiques ne sont pas le tombeau des mémoires mortes et des noms oubliés : elles sont une source inépuisable de renseignements qui permettent de comprendre l'évolution actuelle des paysages et des sociétés. Ainsi une lettre chargée d'émotion et d'épouvante de Francisco Xavier Barriga, prêtre de La Concepción en 1751, évoque-t-elle le tremblement de terre et le raz-de-marée dont la force irrésistible emporta tout sur son passage : le port, la ville et une bonne partie de ses habitants. Je citerai aussi Juan Antonio Zuñiga, habitant du vieux Chillán, qui lutta de toutes ses forces pour empêcher le déplacement de sa ville détruite par les violents séismes de 1835. Viscéralement attaché à son sol natal (et peut-être aussi à ses propriétés), il se battit sans espoir contre les autorités provinciales décidées à fonder un nouveau centre urbain à l'écart des maisons en ruine, là où s'élève aujourd'hui le Nuevo Chillán. Conservées dans les archives nationales de Santiago, ses lettres sont un témoignage précieux des combats politiques et judiciaires engagés à l'occasion de chaque projet de transfert.

À plusieurs reprises, au cours de mes recherches sur le terrain, j'ai été convié à prendre parti dans des querelles de clocher dont l'origine remontait parfois à plusieurs siècles, car l'aménagement du territoire ou la gestion du risque ne prennent tout leur sens que dans la longue durée. Don Celedonio Gutiérrez Acosta, qui a vécu l'éruption du Parícutín et participé au déplacement de San Juan Parangaricutiro vers le Valle de los Conejos, en 1944, a aménagé dans sa

modeste maison du Nuevo San Juan, un petit musée qui raconte l'histoire de sa ville. Les murs de planches de sa chambre sont tapissés de vieilles photographies cornées et jaunies, et, sur une table, il a minutieusement reconstitué la scène du drame à l'aide de pierres, de brindilles et de pâte à modeler (photographie 3). Il y a encore Arnoldo Cuvi Morales, charpentier à la retraite de Baeza (Équateur), que j'ai rencontré en juillet 1997 ; il était âgé de soixante-dix-huit ans et vivait dans la partie dite « coloniale » de la cité, près de l'ancienne Plaza Mayor. Arrivé à Baeza en 1934, il était devenu la mémoire vivante de sa communauté et se souvenait que la ville originelle avait été fondée par les Espagnols, au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, en un lieu mal connu baptisé « Nouvelle Andalousie ». Déplacée depuis à plusieurs reprises, la dénommée « Baeza coloniale », à moitié abandonnée, ne doit plus rien au projet initial des conquérants, mis à mal par les attaques des Indiens rebelles, les moiteurs de la forêt tropicale, les secousses telluriques et les glissements de terrain.



**Photographie 3.**

Don Celedonio Gutiérrez Acosta.  
Dans sa maison du Nuevo San Juan,  
l'un des derniers témoins du  
déplacement de la ville a créé un  
petit musée consacré au souvenir  
de la catastrophe de 1944.

En Amérique latine, le cas de Baeza, comme celui de La Concepción, de San Juan Parangaricutiro ou de Chillán, n'est pas exceptionnel, bien au

contraire : les villes déplacées au cours de leur histoire se comptent par dizaines. C'est ce nombre inattendu qui m'a incité à approfondir un thème méconnu par les historiens et à explorer des pistes qui, jusqu'alors, n'avaient fait l'objet d'aucune étude systématique, d'aucun travail de synthèse. Le point de départ de ma recherche est sans aucun doute l'expérience que j'ai ressentie lors du grand tremblement de terre de Mexico, le 19 septembre 1985, à la suite duquel certains fonctionnaires du gouvernement proposèrent de déplacer la capitale nationale vers un site moins exposé au risque sismique. À l'occasion de mes travaux de thèse, qui portaient alors sur les aménagements hydrauliques dans le bassin de Mexico, j'ai découvert que le premier projet de transfert datait de 1555 et que la Couronne, en 1631, avait ordonné l'abandon de la cité fondée par Cortés sur les ruines de l'ancienne Tenochtitlán. À cette époque, les autorités pensaient que seule une solution radicale pouvait mettre un terme aux destructions périodiquement provoquées par des inondations catastrophiques.

Pourtant, dès 1555, les échevins démontrèrent que la population de Mexico ne pourrait supporter les coûts astronomiques du transfert et de la reconstruction sur un autre site de tous les édifices publics et privés, civils ou religieux, qui faisaient la gloire du siège de la vice-royauté. Le projet fut donc abandonné jusqu'à ces jours funestes de 1985, où plusieurs milliers d'habitants périrent ensevelis sous les décombres de leurs immeubles. Mais ce qui était déjà considéré comme irréalisable en 1555 l'était encore moins quatre cent trente ans plus tard, alors que l'agglomération mexicaine, principal centre économique du pays, regroupait plus de quinze millions de personnes. De manière hautement symbolique, on décida néanmoins de décentraliser certaines administrations, et en particulier l'Institut national de géographie, de statistiques et d'informatique (Inegi), installé depuis à Aguascalientes : si l'État révolutionnaire et institutionnel s'avérait incapable de changer la géographie du Mexique, il pouvait au moins s'en prendre aux géographes...

En approfondissant le thème et en l'élargissant aux autres villes fondées par les Espagnols en Amérique, je me suis rendu compte que le cas de Mexico, contrairement à ce que j'avais cru tout d'abord, n'était pas isolé. Au cours de l'époque coloniale, plusieurs centres urbains de première importance, comme Guatemala ou Panamá, avaient été déplacés pour des raisons diverses (catastrophe naturelle, guerres indiennes, attaques de pirates...). J'ai alors voulu comprendre pourquoi une telle décision était prise, comment elle était mise en

œuvre, et quelles pouvaient être ses conséquences sur la société coloniale et sur l'aménagement du territoire, à l'échelle de la ville et de la région<sup>1</sup>.

Après sept ans d'études, j'ai compté au moins cent soixante villes déplacées entre le début de la Conquête espagnole et la fin de l'époque coloniale (dans les années 1820), sans compter celles qui ont subi le même sort au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle, comme San Juan Parangaricutiro au Mexique, Baeza et Pelileo en Équateur ou Chillán au Chili. Pourtant, même si le nombre de cas relevés est impressionnant, l'ensemble ne prétend pas être exhaustif. Aucun catalogue ne pourra jamais recenser toutes les villes qui, au cours des cinq derniers siècles, ont été déplacées sur un territoire aussi vaste que celui de l'ancien empire espagnol d'Amérique. Au fur et à mesure de mes recherches, j'ai découvert sans cesse de nouveaux sites abandonnés, reconstruits, déplacés, oubliés puis redécouverts avant de disparaître à nouveau, enfouis sous une coulée de boue, noyés dans des archives poussiéreuses. Cependant, cet échantillonnage considérable permet de traiter la question de manière globale, d'établir des comparaisons (entre différentes époques ou différentes régions) et de montrer les continuités ou les ruptures qui ont marqué l'histoire urbaine du continent. Le nombre de cas que j'ai pu recenser (et dont la liste reste ouverte) m'a donc permis d'élaborer une véritable théorie du transfert de ville, considéré comme un élément-clé de l'urbanisme espagnol en Amérique, afin d'en dégager, sur le long terme, les principales caractéristiques, les variantes et les exceptions. Ce travail de fourmi n'est sans doute pas achevé, mais en fin de compte, à l'aube du troisième millénaire, l'histoire des villes latino-américaines n'en est encore qu'à ses débuts.

Dans un premier temps, parler du déplacement des villes et utiliser l'expression «villes nomades» pouvait apparaître paradoxal – voire même provocateur. En effet, la ville, avec ses constructions de pierre, ses fondations, ses lieux de pouvoir et de culte, semble être bâtie pour durer, pour assurer l'enracinement des sociétés dans l'espace et dans le temps. Pourtant, le nombre et la variété des déplacements exécutés par les Espagnols prouvent que, loin de n'être qu'un événement extraordinaire, cette péripétie était presque une étape obligée dans la mise en place des réseaux urbains qui structurent encore aujourd'hui l'Amérique hispanique.

Mais encore faut-il s'entendre sur les mots employés. La notion de déplacement (*traslado*) utilisée ici sous-entend à la fois la migration des habitants et

1. Bien entendu, l'histoire des villes déplacées ne se limite pas à l'Amérique hispanique, comme le montre, entre autres, l'exemple chinois. Cependant, la fréquence et la densité des transferts réalisés dans cet espace rend son étude particulièrement importante.



la relocalisation de l'ensemble des structures, des édifices et des services de la ville originelle. Il ne s'agit pas d'un simple transfert de fonctions politiques, culturelles ou religieuses, comme le Brésil en a souvent connu au cours de son histoire, depuis la fondation de San Salvador de Bahia, au début du xvi<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la création de Brasilia, en 1960<sup>2</sup>. Ainsi, au Pérou, Le Cuzco, capitale des Incas, a été très tôt délaissé au profit de Lima, ville nouvelle fondée en 1535 par Francisco Pizarro. Bien que siège d'un évêché depuis 1536, l'ancien centre des « quatre quartiers du monde » n'a jamais pu retrouver sa splendeur passée ni le rôle politique qu'il occupait avant l'arrivée des Espagnols. De la même manière, les habitants de Tlaxcala (Mexique) qui avaient aidé Cortés à s'emparer de Tenochtitlán ont été dépouillés de leur évêché en 1550, au profit de la ville espagnole de Puebla. La perte de ce symbole majeur du rayonnement urbain a signifié le déclin de la cité indigène, même si sa fidélité à la Couronne lui vaut d'être aujourd'hui à la tête du plus petit État de la fédération mexicaine (3 914 kilomètres carrés).

Dans la même perspective, il faut opérer une distinction claire entre déplacement et abandon. Généralement, les transferts s'accomplissaient sur de courtes distances (moins de dix kilomètres). Quand la distance entre l'ancien et le nouveau site augmentait, des dizaines d'exemples le montrent, la ville était tout simplement abandonnée. Or l'abandon correspondait à une autre stratégie territoriale, à de nouveaux objectifs politiques et économiques (pas toujours clairement exprimés) et à des rituels de fondation de nature différente : on rompait alors volontairement avec la continuité spatiale, mais aussi culturelle et historique, du fait urbain. Le cordon ombilical qui devait unir la ville nouvelle à la ville ancienne était définitivement coupé. La rupture était symbolisée par le choix d'un nouveau nom, que l'on espérait promis à un meilleur avenir – quand les habitants déçus ou meurtris ne se contentaient pas de rejoindre des établissements déjà consolidés, qui offraient peut-être de meilleures garanties de réussite personnelle.

Le déplacement des villes occupe une place fondamentale, mais encore peu et mal étudiée, dans la construction de l'espace hispano-américain. S'il caractérise le premier siècle de la Conquête, qui reste par définition le temps des

2. Contrairement aux Espagnols, les Portugais ont peu utilisé la technique du déplacement pour s'adapter aux réalités géographiques ou géopolitiques du monde brésilien. Dans ce contexte, l'histoire extraordinaire de Mazagão, transférée du Maroc vers la forêt amazonienne à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, fait à la fois figure d'exception et de cas extrême [Malcher de Araujo, 1998].

erreurs et des errances, il n'a pas été interrompu par la consolidation territoriale de l'empire espagnol, au cours du xvii<sup>e</sup> siècle, ni par la fracture des indépendances, à partir de 1820. La relative facilité des déplacements (notamment au cours du xvi<sup>e</sup> siècle) s'explique en grande partie parce que l'agglomération nouvellement fondée n'était souvent qu'une simple bourgade construite en matériaux périssables. En effet, les lois de fondation promulguées par la Couronne et synthétisées dans les grandes *Ordonnances de découverte et de peuplement* de 1573 exigeaient un minimum d'à peine trente *vecinos* pour fonder une ville, ce qui représentait une population espagnole inférieure à cent cinquante habitants. Ces villes, peu peuplées, bâties à la hâte, pouvaient facilement changer de place. C'est pourquoi, à peine sorties de terre, elles ont souvent été déplacées sur de courtes distances (parfois même quelques centaines de mètres) avant de trouver leur site définitif. En revanche, quand le transfert était effectué après plusieurs décennies de présence en un même lieu, le problème atteignait une autre ampleur : la ville s'était enracinée, une société urbaine avec sa hiérarchie, ses codes, ses conflits internes avait eu le temps de se mettre en place, les relations avec le monde rural étaient solidement établies.

Étudier le déplacement des villes en Amérique au cours de l'époque coloniale permet non seulement de s'interroger sur les conceptions urbaines des fondateurs, mais aussi de réfléchir sur les formes et les fonctions de la cité, et de mieux comprendre les relations souvent conflictuelles qui opposaient les citadins à leur environnement, à la fois mal compris et mal accepté. Or, le décalage entre la pensée scientifique des Espagnols et les réalités géographiques du Nouveau Monde ne s'est estompé qu'avec lenteur entre le siècle de la Conquête et celui des Lumières. Durant plus de trois cents ans, les mêmes discours inspirés de l'Antiquité grecque et latine ont été répétés pour tenter de résoudre des problèmes de géophysique et de climatologie qui dépassaient largement les compétences des savants formés sur place ou même dans les universités de la péninsule Ibérique. Enfin, une telle approche met en valeur les contradictions internes de la société coloniale, car la décision du transfert n'était pas toujours facile à prendre : elle était la manifestation des enjeux de pouvoir et d'argent qui fragilisaient des populations urbaines aux intérêts divergents.

Le déplacement et la reconstruction d'une ville étaient aussi l'occasion de corriger les erreurs éventuelles d'une première fondation et de repenser à la fois la cité, l'espace urbain, son organisation sociale et ses relations avec l'environnement. Les habitants devaient choisir un nouveau site en respectant des règles trop souvent négligées, faute de temps, de moyens ou de connaissances.

Ils pouvaient alors reconsidérer les schémas d'urbanisme et tenter d'adapter les structures de la cité aux contraintes du milieu naturel. Un vaste chantier s'ouvrait devant eux, mais ils n'en avaient pas toujours conscience...

Cette étude porte essentiellement sur les villes fondées par les conquérants. Il n'est donc pas question d'aborder ici le problème des localités indigènes déplacées par les autorités civiles et religieuses afin d'assurer un meilleur contrôle des populations locales (*reducciones* et *congregaciones*) : les mécanismes politiques, administratifs, religieux, socioéconomiques qui présidaient à ce type de transfert sont entièrement différents de ceux qui caractérisaient les cités espagnoles. De la même manière, les missions fondées par les jésuites et les dominicains aux confins du Paraguay et du Brésil, dans le Nord du Mexique ou en Basse-Californie n'entrent pas dans le cadre de ma problématique, même si certaines d'entre elles ont fini par former de véritables villes, comme San José del Cabo (Basse-Californie du Sud, Mexique). Comondú, La Purísima, Santa María, Nuestra Señora del Rosario Viñadaco, Santo Domingo ou San Vicente – entre autres – n'étaient que des campements plus ou moins fragiles, qui regroupaient quelques familles d'indigènes autour d'un clocher. Le manque d'eau ou la fuite des habitants obligèrent souvent les religieux à se déplacer, sans pour autant bouleverser la géographie politique de ces régions peu peuplées et mal contrôlées par les conquérants. En ne prenant en compte que les fondations formelles des cités espagnoles (quel que soit leur titre initial : *ciudad*, *villa*, *pueblo*, ou même simple *real de minas*), la tâche est déjà immense. Mais encore une fois, il faut s'entendre sur les mots et tenter de comprendre ce qu'était une ville pour un Espagnol du XVI<sup>e</sup> ou du XVII<sup>e</sup> siècle, afin d'éviter la multiplication des anachronismes et des contresens.

L'ampleur des tensions nées à l'occasion d'un transfert, source de discussions interminables entre les habitants, montre que le fait urbain ne se limite pas à l'addition de données statistiques et de variables socioéconomiques, mais qu'il se fonde sur des sentiments et des passions partagés par tous les membres d'une communauté. Or c'est quand l'édifice se lézarde que l'étude du système social devient intéressante. En ce sens, le déplacement d'une ville entière, avec sa population et ses structures politiques, mais aussi avec ses pierres, ses poutres, ses clous, ses portes, ses fenêtres, ses balustrades de fer forgé, sa chair et son sang!, permet de mettre à nu les mécanismes d'une société dont le seul but est de survivre ou de renaître – Phœnix urbain qui trouve dans cette mort provisoire et désirée la raison de son existence.

